

Gérard Ostermann

*Inceste et résilience*¹

Je ne me considère pas comme le spécialiste des questions d'inceste. J'ai été amené à m'intéresser à la problématique posée par l'inceste à partir d'une clinique des troubles du comportement alimentaire comportant un certain nombre de patientes – beaucoup de patientes – qui avaient été abus es dans leur enfance ou qui avaient vécu – et on y reviendra – un climat incestuel.

C'est vrai que les projecteurs médiatiques sont actuellement braqués avec insistance sur la question des abus sexuels auxquels sont malheureusement confrontés trop d'enfants. J'ai envie de dire que c'est un problème terrifiant et passionnant à la fois.

Il est passionnant parce que au nom de quoi, ou qu'est-ce qui justifie, une inhibition émotionnelle en même temps qu'un interdit social d'un acte biologiquement possible ?

Dans ce domaine, les choses prennent rapidement un tour très passionnel, au point qu'on peut se demander si, par exemple, la fréquence des incestes augmente.

Il n'y a pas très longtemps, *Le Monde* a publié des graphiques où on montrait une augmentation du nombre des incestes. Je me

Gérard Ostermann, médecin interniste, psychothérapeute, professeur de thérapeutique, responsable du diplôme d'université de pathologie de l'oralité (Bordeaux 2).

1. Il s'agit de l'ouvrage collectif de Boris Cyrulnik, Gérard Ostermann, Francine Perrin, Christian Sallenave, *Et alors papa ? Question de résilience : récit biographique et analyses*,  ditions Bastingage, collection « Témoignages et point de vue », octobre 2004.

suis posé la question et j'en avais même parlé à Boris Cyrulnik, parce que je fais partie d'un groupe de travail avec lui sur « Biologie et attachement » ; je lui ai demandé son avis, il m'a répondu qu'il pensait lui aussi que la fréquence de l'inceste était en augmentation.

Et ce n'est pas uniquement un effet d'optique lié à la rupture de la loi du silence, au déliement des langues et à la capacité plus grande des moyens d'information.

Il y a probablement une augmentation du nombre d'incestes parce que, à mon avis, on observe aujourd'hui, au niveau des relations de parenté, un brouillage des codes et peut-être aussi une défaillance des bornes paternelle et maternelle. Il y a un effacement de l'interdit de l'inceste qui va avec l'effacement des structures familiales.

L'aménagement incestueux, lui, s'organise bien sûr autour de l'absence d'une loi « interdictrice » et « séparatrice ».

Séparer, c'est un acte culturel, c'est-à-dire qui implique le sujet à la fois dans son intimité et dans la sphère sociale où il évolue. Au fond, l'évolution individuelle se joue toujours sur la scène de ce que Jacques André avait nommé « L'Être psychique collectif ».

L'œuvre humaine va toujours dans le sens de plus de différenciation et elle le fait par des séparations successives. D'ailleurs, les grands mythes fondateurs des civilisations fonctionnent ainsi et fondent nos civilisations par la séparation. Il suffit de se rappeler la Genèse, qui débute par le partage du Ciel et de la Terre, le territoire de l'homme d'un côté et, en retrait, celui de Dieu.

Toutefois, la séparation n'empêche pas la tentation mégalo-mane de la fusion « unaire », ou revenir à cette unité primordiale qui est toujours régressive et qu'on pourrait appeler « dédifférenciante ». Ainsi, par exemple, lorsque les hommes se piquent de pouvoir rejoindre le domaine céleste et que la Terre et le Ciel ne fassent à nouveau plus qu'un, ils construisent la Tour de Babel. Et pour empêcher la construction de cette tour, Dieu multiplia les langues. Il s'ensuivit une grande confusion.

Est-ce que pour autant cette confusion serait une régression vers l'indifférenciation ? Pas du tout disent les Talmudistes, parce que la multiplication des langues est une nouvelle progression culturelle. La nouvelle séparation a introduit la traduction entre les langues des hommes, et de ce fait, l'interprétation. Et le paradoxe n'est en effet qu'apparent car Freud ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit que la tendance entropique unifiante et la massifi-

cation des pulsions ou la répétition sont au service, on va dire de Thanatos. Que je sache, Freud n'a jamais fait référence à Thanatos stricto sensu. Il a parlé d'Éros mais pas de Thanatos. Mais enfin, on le sait, c'est de la pulsion de mort dont il est question ici. Dans « Au-delà du principe de plaisir », il disait : « Au fond, que demandent les hommes ? Ils ne demandent qu'une seule chose : ils demandent à être aimés. »

C'est là où la difficulté commence parce qu'il y a un conflit basal, indépassable, entre deux groupes de pulsions : les pulsions de vie et la pulsion de mort. J'imagine que Ferenczi avait d'ailleurs en tête l'histoire biblique de Babel lorsqu'il changea le titre primitif – je l'avoue, assez roboratif – d'une conférence qu'il devait donner, en 1932 à Wiesbaden, et qui s'intitulait : « Les passions des adultes et leurs influences sur le développement du caractère et de la sexualité de l'enfant ». Eh bien, c'est devenu plus légèrement : « Conférences de langues entre les adultes et les enfants », avec un sous-titre tout à fait intéressant : « Le langage de la tendresse et de la passion ». Et là, on comprend le titre de cet article de référence : l'adulte abuseur parle le langage de la passion et se méprend sur la demande de tendresse de l'enfant.

Il y a donc bien confusion des langues, confusion entre les langues, on pourrait dire « erreur de traduction ». Mais Ferenczi lui-même ne commentera pas son titre, il aurait pu par exemple proposer : « Confusion de registres ou d'espaces psychiques ou de générations ». Mais là, je me hasarde un peu...

Aujourd'hui, les associations d'entraide, les livres, les émissions télévisées, etc. font que jamais on n'a autant parlé de la question de l'inceste. Et je dirais qu'il est nécessaire d'en parler parce que c'est ce qui a permis de changer le regard sur les « victimes » : à mesure que l'ombre se déchire, on confirme que la pratique de l'inceste concerne tous les milieux ; ce n'est pas, bien sûr, uniquement une affaire de portefeuille.

On vérifie également que les conséquences sont d'autant plus dévastatrices pour l'avenir affectif et sexuel de celui ou celle qui a été abusé que cette violence est inscrite dans la durée ; c'est malheureusement très souvent le cas.

Le vécu incestueux représente le modèle de toutes les violences, le trauma fondamental et paradigmatique. Anna Freud disait que pour faire un traumatisme, il faut deux coups. Un premier coup qu'on va appeler le traumatisme, c'est-à-dire un coup dans le réel, et un deuxième coup dans la représentation du réel.

Quand Boris Cyrulnik parle du traumatisme et de la représentation justement psychique qu'il y a, après le trauma, après le premier coup, il dit : « Il y a quelque chose de mort dans la personne ». En effet, très souvent dans les entretiens psychothérapeutiques ou psychanalytiques, on entend ça : « Il y a quelque chose de moi qui a été tué ». C'est vrai qu'on a tué l'enfance, c'est vrai qu'on a tué l'espérance, c'est vrai que du même coup on a tué l'identité et bien sûr la sexualité de l'enfant, de la jeune adolescente ou de la jeune femme, mais la personne ne meurt pas tout de suite, au fond elle est tuée mais elle ne meurt pas. Imaginez que vous ayez un jour commis un crime et que vous vous aperceviez qu'il y a un témoin : soit vous arrivez à obtenir le silence du témoin, soit il faut éliminer le témoin. Et pour l'éliminer, comment fait-on ? Eh bien, on peut payer un tueur à gages, comme on dit.

La différence dans les histoires d'inceste, c'est que là, en l'occurrence, le génie malheureux et malfaisant des familles incestueuses fait qu'on a bien sûr une victime et un témoin ; mais le témoin est la victime et c'est la victime elle-même qui va remplir en quelque sorte « le contrat ». La victime va, d'une certaine manière, arriver à se tuer, et là on sera effectivement devant un crime parfait : disparition du corps, disparition du témoin, tout est pour le mieux parce que le silence a été totalement respecté. C'est ce qui se passe quand une jeune fille violée se suicide, ça veut dire en quelque sorte : « Tue-toi pour que nous soyons sûrs que le silence soit respecté. »

J'ai eu l'occasion de vivre la situation d'un suicide chez une jeune fille qui avait été violée et je le répète, on est là dans le crime parfait si rien n'est effectivement dévoilé.

C'est vrai que le fait d'une pénétration, au sens incestueux, est une agression physique abominable, ça n'est pas discutable. Mais l'élément le plus ravageur, je l'ai compris surtout à la lecture de Françoise Héritier², c'est le bouleversement des repères sexués, car l'inceste est avant tout une atteinte identitaire qui bouleverse les repères psychiques s'ils sont construits, et qui crée un monde à l'envers s'ils ne le sont pas. C'est donc ce bouleversement de ces repères sexués, de ces repères identitaires, qui est à mettre au centre de ce traumatisme.

2. Françoise Héritier, anthropologue, a écrit : *Les deux sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*, Odile Jacob, 1994

Il y a une énorme littérature sur l'inceste, cependant, généralement, on parle de la métamorphose de l'inceste – il suffit de relire toutes les pièces de théâtre, les romans, par exemple Chateaubriand, Montherlant et bien d'autres... *Œdipe* bien sûr, ou encore des films comme *Le souffle au cœur* de Louis Malle qui raconte un inceste mère-fils –, mais on ne parle pas de la réalité des gestes. Parce que la réalité est insupportable, l'obscénité de la réalité fait qu'on n'arrive pas à en parler, alors on parle de la représentation de la réalité qui, elle, est supportable.

Si on veut saisir le phénomène, si on veut le prévenir pour diminuer les passages à l'acte et surtout si on veut tenter de réparer les agressées(és) sexuellement, il faut essayer de comprendre par quel mystère ce phénomène est impossible, c'est-à-dire inhibé et interdit, et par quel mystère il organise le social. On entre alors de plain-pied dans ce qu'on appelle la résilience.

Ce terme de résilience est un concept dont Boris Cyrulnik dit lui-même qu'il a pris trop vite trop d'ampleur et qu'il peut amener à des contresens. D'ailleurs il dit aussi qu'au fond, on ne connaît pas exactement l'origine de ce terme. La première fois que ce mot aurait été utilisé, ce serait par Emmy Werner³. En s'appuyant sur l'étymologie, « *resalire* » ou « *resilire* », ça veut dire « sauter en arrière pour rebondir ». Peu importe ! C'est la métaphore qui permet d'aider à penser. La résilience est née de la psychanalyse, elle est nourrie de psychanalyse, mais elle n'est pas la psychanalyse. C'est cette attitude à la fois intérieure et en même temps empreinte du collectif, de l'entourage – on parlera tout à l'heure des tuteurs de résilience –, qui permet à certaines personnes, bien sûr traumatisées, de rebondir. Et on verra si du côté des abuseurs, il y a aussi des possibilités dites de résilience.

On peut se demander aussi pourquoi le silence est si difficile à rompre. En réalité, pour mille raisons. Aussi étonnant que cela puisse paraître, je me rappelle une patiente abusée par son père pendant des années et qui m'avait confié : « On met longtemps avant de comprendre que ce que l'on vit n'est pas normal. »

Le plus souvent, évidemment, l'enfant sait, il sent que ce qu'il vit est étrange, mais il peut être soumis à des menaces, il peut être dominé par la peur d'être puni, les mots lui manquent pour

3. Emmy Werner, psychiatre américain, spécialiste de la petite enfance (avec John Bowlby) qui, dans les années 1990, utilise ce terme de « résilience ».

dire ce qu'il ne comprend pas, il craint de ne pas être cru, il a peur éventuellement de blesser sa mère, de déstabiliser la famille et il se met alors à fabriquer de la culpabilité, généralement d'ailleurs avec la complicité de son abuseur. Et le terrible secret va s'installer comme une sorte d'abcès psychique, avec toutes les somatisations engendrées, avec tous les troubles de la relation aussi.

Et la terreur provoquée par un père incestueux, on le sait, est contagieuse et fonctionne à petite échelle, exactement comme une dictature. C'est ce que dit Eva Thomas⁴, qui a fondé « SOS Inceste » et publié plus récemment un livre qui s'appelle *Le sang des mots*⁵, préfacé par Marie Balmay.

Aussi bien les enfants ne parlent que s'ils sont séparés de leur contexte familial. Il est essentiel que la parole puisse être dite par la victime à un adulte extérieur à la famille. C'est si important et si ardu à la fois !

Depuis le vote de 1989 sur la protection de l'enfance maltraitée qui permet aux victimes de porter plainte dans les dix ans qui suivent la majorité, les poursuites se sont multipliées. Faut-il souhaiter, comme le plaident certains, que ce délai de prescription passe de dix à vingt ans, voire qu'il devienne imprescriptible ?

Jean-Claude Guillebaud⁶ écrit dans *Le principe d'humanité* cette phrase extraordinaire de sens : « Le père qui possède sexuellement le corps de son enfant cède à un désir inhumain. Il brise le cours du temps, il efface la parenté, il interdit à l'enfant de prendre place dans la chaîne des générations. L'inceste est alors le cousin germain du génocide en ce qu'il aboutit à détruire son lien de parenté. Ce qu'il violente en somme, ce n'est pas seulement le corps de l'enfant ou un de ses organes, c'est très exactement ce qui fonde son humanité. »

Il faut reconnaître le caractère spécifique de ce crime pour permettre l'imprescriptibilité de l'inceste, c'est-à-dire reconnaître que l'inceste est un crime contre l'humanité, qui est d'ailleurs seul cas juridique d'imprescription. L'inceste est un crime de cette humanité naissante, de cet enfant qui est en construction.

4. Eva Thomas, *Le viol du silence*, Paris, Aubier, 1986.

5. *Le sang des mots : les victimes, l'inceste et le droit*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004.

6. Jean-Claude Guillebaud est journaliste, écrivain, éditeur. Il a écrit *Le principe d'humanité* au Seuil, septembre 2002.

Une chose est certaine, ce n'est qu'après une parole socialisée que peut venir, pour nombre de victimes, le temps de la réparation, même si au départ, le regard social va provoquer la déflation et que tout le monde souffre.

Le réalisateur danois Thomas Vintenbergh, dans son film *Festen*, en 1997, met en scène l'épreuve subie par un fils dit de « bonne famille ». C'est l'histoire de cette famille où suintent partout la violence et l'inceste, où le silence est de rigueur et pourtant, ça parle à chacun. Le fils, Christian, va oser parler et convaincre les convives, qui sont réunis pour les 60 ans du père, que ce dernier a abusé de lui pendant toute son enfance.

Se taire, c'est garder l'amour du père, ou l'illusion de l'amour du père, tout cela au prix de ne pas pouvoir exister soi-même. Entendus, les mots de la vérité ne guérissent pas de tout mais portent un coup d'arrêt à la fatalité. Christian va également accuser la mère et on pourrait dire, avec Sabourin, que cette dernière était « l'incestigratrice » dans la mesure où elle savait et où elle n'a rien fait pour que l'abus sexuel s'arrête. À la fin du film, le père est déshonoré, mais surtout on voit le fils libéré, qui peut enfin proposer à la femme qu'il aime de le suivre.

L'inceste est tabou depuis l'origine de l'homme en tant qu'être parlant et cet interdit fondamental inaugure, selon Claude Lévi-Strauss, le passage de l'état de nature à l'état de culture. Autrement dit, cet interdit est réservé à l'espèce humaine. Mais Lévi-Strauss n'avait pas tout à fait raison et d'ailleurs il avait aussi écrit : « Avant la parole, c'est le chaos ».

Maurice Godelier⁷ dit : « Non, là, Lévi-Strauss n'a pas complètement raison car avant la parole, le monde vivant est déjà très structuré. Or, ce qui caractérise l'inceste, c'est l'interdit, c'est-à-dire la verbalité. Voilà un acte biologiquement possible et pourtant interdit par la représentation verbale. » Boris Cyrulnik ajoute : « Il est interdit aussi par la représentation émotionnelle. Il faut donc deux verrous : un premier verrou émotionnel et un deuxième verrou verbal. Comment les deux peuvent-ils s'associer ? »

Un jour où nous étions réunis pour une petite conférence avec Boris Cyrulnik, il nous a dit : « Écoutez, ce soir vous invitez quelqu'un à dîner et puis à un moment, arrive le plat de viande. Et vous dites : "Alors, comment trouvez-vous ça ?" Et vous discu-

7. Maurice Godelier, grand anthropologue contemporain, spécialiste des sociétés d'Océanie.

tez : “Ce n’est pas mauvais, on pourrait dire que c’est un peu le goût de bœuf ou de lapin.” Et tout le monde de deviser sur l’aspect de cette viande, sur son goût... Et à ce moment-là, vous dites : “Eh bien, vous êtes en train de manger votre chat ou votre chien !” » Et Boris Cyrulnik d’ajouter : « J’affirme qu’à ce moment-là, la personne n’avale pas la bouchée qu’elle a justement en bouche ! » C’est-à-dire qu’il y a un blocage, un verrou émotionnel évident dans la mesure où il s’agit d’un être aimé, qui a été aimé ou qu’on continue d’aimer. Je crois que cet exemple aide bien à comprendre ce qu’est qu’un verrou émotionnel.

Léthologie a beaucoup apporté à la compréhension de cet interdit de certains accouplements. Il y a bien sûr Boris Cyrulnik, il y a eu Norbert Bishop, mais déjà, les travaux de Konrad Lorenz en 1936 montrent que la mère oie cendrée ne s’accouple pas avec le fils et réciproquement ; et Konrad Lorenz pouvait témoigner en 1940 de l’existence chez la même espèce d’une profonde aversion pour l’accouplement entre frères et sœurs.

Après avoir travaillé sur les goélands comme sur la plupart des animaux, Boris Cyrulnik affirme avec humour que finalement les goélands contestent Lévi-Strauss, parce que, effectivement, ils n’ont pas eu besoin d’un interdit verbal pour s’inhiber eux-mêmes. Et il ajoute : « Pour être logique, il faudrait conclure que les animaux sont plus cultivés que les hommes. » Et d’écrire dans un autre ouvrage, *Mémoire de singe, parole d’homme*⁸, après avoir rappelé que la sexualité des hippopotames est rigoureusement réglementée : « Eh bien dans ces cas-là, selon Lévi-Strauss, les hippopotames feraient partie des êtres vivants les plus civilisés. »

Un autre apport considérable dans la compréhension de ces phénomènes provient bien évidemment des travaux sur l’attachement, en particulier ceux de John Bowlby et ses successeurs.

Boris Cyrulnik explique dans *Si les lions pouvaient parler*⁹ que c’est le tissage de l’attachement qui imprègne chez les animaux un sentiment et que celui-ci empêche l’acte sexuel. Et il ajoute : « Tous les termes de cette phrase ont été vérifiés expérimentalement. »

8. Boris Cyrulnik, *Mémoire de singe, parole d’homme*, Hachette Littérature, 1988.

9. *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*, ouvrage collectif placé sous la direction de Boris Cyrulnik, Gallimard, collection « Quarto », 1998.

Il y a donc une loi du vivant qui interdit l'inceste, il y a un premier verrou biologique qui interdit l'inceste. Et ce premier verrouillage va être ensuite amplifié par la parole, le tabou verbal, et par l'énoncé de la loi qui vient amplifier quelque chose qui est déjà là, en deçà du langage.

Œdipe, n'ayant pas été attaché à sa mère, n'a pas pu inhiber sa pulsion. Là aussi on peut renforcer ce point avec la thèse de l'attachement. Mais, lorsque Œdipe découvre, après un simple énoncé verbal, s'être rendu coupable du crime de l'inceste, il éprouve une telle détresse qu'il se crève les yeux.

Inhibition biologique chez l'animal, la pratique de l'inceste devient chez l'homme tabou verbal ; tabou auquel le père de la psychanalyse, inventeur du complexe d'Œdipe – le terme de complexe, dont Freud disait lui-même « que ce fut une géniale trouvaille » on le doit à Jung (on connaît les déchirements qu'il y eut ensuite entre Freud et Jung...).

Mais, vers 1895, lorsque le jeune Freud prétend dans sa contribution aux études sur l'hystérie que les troubles somatiques observés chez ses patientes adultes ont pour origine les relations sexuelles qu'elles ont eues pendant leur enfance avec leur père, sa théorie de la séduction provoque un tollé – on peut l'imaginer ! – dans la Vienne vertueuse de l'époque. Deux ans plus tard, il va se rétracter parce qu'il pense : est-ce possible quand même qu'il y ait autant de pères pervers que cela ?

Les souvenirs incestueux rapportés par certaines patientes ne correspondent à aucun élément sexuel de leur passé. Et Freud de dire : « Les souvenirs ne sont que des fantasmes » ; là, naît son hypothèse sur l'existence d'une sexualité de l'enfant.

Sans refaire tout le tracé historique de la psychanalyse, c'est quand même à partir de là qu'il va organiser le fondement conceptuel de la psychanalyse. Car si l'inceste n'était pas tabou, le groupe finirait par ne plus exister et redeviendrait « la horde sauvage ». Et si l'Œdipe ne se faisait pas complexe, l'individu ne parviendrait pas au statut de sujet parlant. Dans les deux cas, il n'y aurait bientôt ni parents, ni enfants. L'interdit de l'inceste empêche pour l'être humain deux tendances fondamentales : tuer le père et s'emparer de la mère. En d'autres termes, l'interdit de l'inceste et la loi œdipienne viennent se conjuguer pour codifier les échanges dans le groupe et dans la famille. Cela à seule fin de maintenir leur propre existence au sein d'un cadre cohérent.

L'histoire d'Œdipe mériterait un très long développement. Il y a en effet plusieurs versions d'Œdipe. Le crime de départ n'est pas seulement le meurtre du père, Laïos¹⁰, et l'inceste avec la mère, Jocaste. Il y avait en amont une certaine perversion puisque l'on sait que Laïos avait séduit un jeune garçon, Chrysippe¹¹, qui était même le fils de son hôte le roi Pélopes. Il y a donc eu crime et en même temps, il semblerait dans certaines versions – c'est Jean Laplanche qui le précise – que Laïos et son fils Œdipe étaient rivaux à l'égard de ce jeune Chrysippe. Vous voyez que derrière Œdipe, il y a des choses bien compliquées.

Alors, que l'interdit de l'inceste soit une organisation de la culture semble une donnée essentielle. Qu'il repose sur la nécessité du don et de l'échange entre différents groupes humains est une autre donnée de base.

Mais il est important, avant de parler plus directement du contenu de l'ouvrage *Et alors papa ?...*, d'introduire la notion d'incestuel. Cela me paraît être une notion tout à fait fondamentale et tout aussi déstructurante, pour bien des patientes que j'ai pu voir, que l'inceste à proprement parler.

Ce concept d'incestuel a été amené par Paul-Claude Racamier¹². Pour lui, c'est : « Ce qui dans la vie psychique individuelle ou familiale porte l'empreinte de l'inceste non fantasmé, sans qu'en soient nécessairement accomplies les formes génitales. » Comme dit Racamier : « L'inceste fantasmé comme le meurtre fantasmé, c'est de l'Œdipe » ; mais l'inceste et l'incestuel ne relèvent pas du fantasme. Ils relèvent de « l'agi » ou à la rigueur du « fantasme agi », c'est-à-dire que là, véritablement, on n'est pas dans le fantasme. Au point que Racamier a dit : « L'inceste n'est pas l'Œdipe, il en est même tout le contraire. »

On peut définir l'incestuel comme une relation extrêmement étroite entre deux personnes que l'inceste pourrait réunir et qui, cependant, ne l'accomplissent pas, mais s'en donnent l'équivalent sous une forme apparemment banale et bénigne. L'incestuel, à mon sens, est à considérer comme un équivalent d'inceste parce

10. Dans la mythologie, on dit que Laïos, roi de Thèbes, fut le premier à apporter aux Grecs l'amour des garçons.

11. Chrysippe veut dire en grec « Cheval d'or » et on raconte aussi que Chrysippe, accablé de honte, se serait pendu.

12. Paul-Claude Racamier (1924-1996), psychiatre et psychanalyste. A écrit de nombreux ouvrages : *Le génie des origines, L'inceste et l'incestuel...*

que ça commence par une ambiance et il n'y a pas de limites à l'ambiance qui imprègne tout ; c'est comme l'odeur, ça imprègne les images, les gestes, la façon dont on passe les week-ends et je dirais que ça imprègne aussi les façons de penser.

Il y a des familles où l'on pense, d'une certaine manière, incestuelle : une famille ou un clan, où se produisent des espèces de transactions qui sont un peu du côté de l'enclos. Dans ces systèmes clos, il n'y a pas d'amis, ni de projet, ni de sortie, ni d'invitation, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de rituels d'interactions familiales. Alors qu'il existe un façonnement émotionnel chez les animaux.

Prenons, par exemple, les gestes des pères : est-ce un bisou de papa ou un bisou de courtisan ? Une sorte de climat incestuel peut générer un trouble et être très déstructurant, parce que la fille va se dire : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Moi, je me sens mal à l'aise. » Il y a bien un trouble de la relation, une espèce d'inhibition qui se met là et la fille se sent prisonnière de ce trouble.

Précisément, la fonction de l'interdit de l'espèce, c'est de mettre au clair notre code relationnel, familial, culturel et dans toutes ces familles à transactions incestueuses, on pourrait dire que règne la confusion. Toute une série de comportements, gestes, attitudes provoquent chez l'enfant ou l'adolescent un malaise ou une angoisse.

Je pense encore une fois à ce désir qui n'est pas totalement absent du regard des pères : des baisers qui ont à tendance à glisser de la joue à la bouche, des mains qui s'attardent ; ce sont aussi des discours du genre : « Mais on plaisante ! », ou « Elle a mauvais caractère », ou chez la préadolescente : « Alors, ça pousse ? »

Ce qui est intéressant, c'est quand c'est dit devant la mère. Et surtout, quand c'est dit devant la mère et qu'elle ne dit rien. Là, si la mère ne réagit pas, c'est grave. Parce que ça a tendance à banaliser la chose, et c'est cela l'organisation incestuelle ou incestueuse.

On pense que ces climats incestueux ne sont pas graves, ou moins graves. Je crois que c'est une erreur parce que leur caractère flou et imprécis, leurs contours non définis font que plus tard, adulte, on ne peut même pas dire : « On m'a fait ça », et se reconnaître avec un sentiment légitime de victime. D'autant que si on interpelle l'adulte à ce moment-là, celui-ci peut toujours dire : « Mais tu rêves ! Qu'est-ce que tu vas chercher là ! », voire retourner le compliment : « Eh bien, dis-donc, tu as l'esprit drôlement mal placé ! »

On retrouve souvent dans ces familles une grande proximité, que j'appelle « une grande protection de tous par tous », avec souvent aussi un manque de distance intergénérationnel entre la génération des parents et celle des enfants. Ce qui amène effectivement tout un ensemble de comportements et de troubles. On peut retrouver ces non-séparations à plusieurs niveaux, au moins trois, mais on pourrait en distinguer d'autres :

- au niveau des corps, on observe des collages des corps entre eux, avec des promiscuités de sexes qui sont organisées dans la mesure où il n'y a, dans certaines familles, qu'une serviette pour le haut, et qu'une serviette pour le bas pour tout le monde. J'ai même vu une famille où le même mouchoir servait pour tous !
- au niveau des intimités, ce peut être comme dans ces familles où on ne ferme jamais la porte ni de la salle de bains, ni des toilettes ; on s'exhibe comme ça, devant l'enfant ;
- au niveau des têtes, dans la mesure où, par exemple, les parents veulent tout savoir de leur enfant et ne lui autorisent aucune vie privée. Celui-ci est alors possédé, dans tous les sens du terme.

Le triangle est bien, on le voit, fondateur de la condition humaine et rappelons-nous qu'un père, ce n'est radicalement pas une mère ; on pourrait presque dire : un père, c'est une non-mère. Cette triangulation démarre bien avant l'Œdipe : distance et différence sont fondatrices du développement psychoaffectif de l'enfant.

ENTENDRE L'ABUS D'UN PÈRE

Un jour, l'éditeur, docteur en sociologie, Christian Sallenave, m'appelle : « Voilà, j'ai eu l'occasion, à Paris, de rencontrer une personne qui me demande s'il serait possible de publier le journal de quelqu'un qui a abusé de son fils, de sa fille et d'un neveu. Cet homme s'est livré lui-même à la police et a donc été jugé en correctionnelle. Le défi est le suivant : je te confie le texte, dis-moi ce que tu en penses. Je le confie également à une psycholinguiste ; je fais aussi son analyse mais avec mon regard de sociologue et puis on demandera à Boris Cyrulnik son point de vue. »

C'est ce qui s'est passé. Le contrat était simple : on ne devait nullement communiquer les uns avec les autres et rendre notre « petit devoir » – au départ, il n'était même pas certain que cela soit publié sous la forme d'un ouvrage. Le texte pouvait effectivement faire l'objet d'une discussion intéressante.

De façon assez frappante, dans cet ouvrage intitulé *Et alors, papa ?...*, on est arrivés pratiquement tous aux mêmes conclusions concernant ce père abuseur. Autre élément du contrat de départ : tous les droits d'auteurs seraient versés à des associations pour les victimes d'inceste (ARSINOË¹³ et d'autres).

La difficulté dans cette démarche, c'est qu'entendre l'abus d'un père, c'est se confronter à « la violence de penser la violence de l'autre ». C'est se confronter à l'impossible pensée sur la violence de l'autre parce qu'il n'y a pas que l'abus sexuel qui soit violent, on l'a vu, le dévoilement de la vérité l'est aussi.

Mais l'émergence d'une vérité est la condition incontournable du traitement de l'abus pour celui ou celle qui en a été victime. On pourrait dire : il y a des violences fécondes.

Le même travail avait aussi été proposé à d'autres collègues qui ont été scandalisés par le projet, disant : « Moi, je ne veux pas entendre parler des gens comme ça ! » Des collègues nous ont dit : « Il est hors de question que je me mêle à une lecture, éventuellement à un écrit autour d'un père abuseur ! » Alors est-ce la passion « d'inconnaissance » ?

Cela rejoint d'ailleurs, dans ce cas-là, le discours social habituel : « Ce sont des monstres, il faut les éradiquer, les émasculer ! » Mais, comme le dit si bien Boris Cyrulnik : « Certes, on aura puni, mais on n'aura rien compris, rien solutionné, et surtout, on n'aura rien prévenu. »

Et quand on a commis l'irréparable – j'ai presque envie de dire parfois « l'impardonnable » –, est-il encore possible de réintégrer le monde des humains ? Est-ce que la personne humaine demeure, au-delà de ses actes même les plus monstrueux ? C'est une vraie question. Le repentir, la demande de pardon sont-ils envisageables sans constituer une forme de violence supplémentaire pour la victime qui risque d'y voir alors une minimisation de l'acte ?

Émotionnellement, on est, il est vrai, plus tenté de stigmatiser l'agresseur que d'essayer de comprendre pourquoi il l'est devenu. Mais la question demeure malgré tout de comprendre pourquoi un drame comme celui-là est arrivé. Il est important d'essayer de comprendre, même s'il reste beaucoup de questions, pour que ce drame ne soit pas le fondateur de toute l'histoire familiale.

Je lisais, il y a quelque temps, un article de Jean Laplanche qui dit : « Tout un chacun porte en lui les racines du crime sexuel

13. ARSINOË : Autres regards sur l'inceste pour ouvrir sur l'espoir.

et la question est de savoir pourquoi certains sont mieux symbolisés que d'autres. » Déjà, ce propos nous introduit davantage sur le champ de la compréhension.

On pourrait dire avec Gregory Bateson¹⁴, qui est le fondateur de l'école de Palo Alto¹⁵ : « Nous habitons tous des maisons de verre et nous serions bien inspirés de ne pas nous jeter la première pierre. » Ce qui est aussi une façon élégante de formuler : « Soyons plus dans la compréhension que dans la stigmatisation. »

C'est une évidence également que ceux qui subissent des agressions sexuelles seront davantage enclins à réitérer la même chose. Il est clair en effet que ces personnes ne sont pas devenues par hasard incestueuses ou « incestueux », comme dit Sabourin. Ainsi, ces pères ne se sentent pas père, mais homme soumis à une pulsion sexuelle à laquelle ils ne donnent pas forme ; ils se laissent embarquer par leur pulsion, parce qu'elle n'est structurée ni par leur développement ni par leur culture. On pourrait dire qu'ils se sentent prisonniers ou encore « déculturés dans leur propre culture » et si en plus, il y a une déculturation culturelle, alors le passage à l'acte est nettement amplifié.

Cela veut dire qu'ils ont ce sentiment de non-représentation de leur rôle de père. Quand on se sent père, non seulement l'acte est impossible, mais il n'est même pas pensé, il n'est même pas représenté. Et on le voit dans les choses de la vie quotidienne. Ça peut arriver qu'on fasse un bisou à sa fille sur le coin de la bouche et on est gêné, ça a raté, alors on rigole, mais on sait très bien que d'une certaine manière, cela n'a pas de connotations sexuelles, le code reste clair. Si on transporte cela dans une autre culture, russe par exemple, on peut faire un bisou sur la bouche de sa fille, c'est parfaitement intégré dans la culture. Mais dans notre culture française, ce serait insupportable !

D'autre part, si on écoute les discours des pères incestueux, on entend très souvent : « On est des initiateurs » ou « Je lui ai fait découvrir l'amour. » Et ils se présentent aussi souvent comme des

14. Gregory Bateson, anthropologue américain, considéré comme le fondateur de l'école de Palo Alto. A écrit notamment, *La peur des anges, Une unité sacrée, La nouvelle communication...*

15. Palo Alto, petite ville américaine, près de San Francisco, qui désigne un groupe multidisciplinaire de scientifiques (psychologues, linguistes, sociologues...), spécialisé dans la communication. Prône des thérapies systémiques brèves.

moralisateurs. C'est le cas ici : Monsieur P., il moralise, il moralise le procureur, il moralise même l'avocat, il a des expressions comme : « On ne devrait pas faire autant de bruit autour de ça. » Enfin, il conteste un certain nombre de choses.

Rappelons-nous que les plus grands pervers étaient des moralisateurs. *Justine* de Sade, c'est l'introduction à la morale ; Masoch a terminé comme professeur de morale. De là à dire que tous les pervers sont de grands moralisateurs, il faut quand même faire attention.

Mais puisqu'on parle de résilience, ou de prévention des passages à l'acte, il faut essayer de comprendre ce qui se passe quand les gens n'ont pas du tout le sentiment de commettre un crime. C'est ce qui s'est passé chez les génocidaires au Rwanda, qui disaient : « On peut les éliminer, ce sont des cancrelats, c'est bien d'éliminer des cancrelats. » Et pendant la Seconde Guerre mondiale, les Juifs étaient des rats, c'est bien d'éliminer les rats.

Il y a cette espèce de morale perverse qui fait que ces personnes n'ont plus accès à la représentation du monde de l'autre. Eh bien, je crois que c'est ce qui se passe chez cet homme-là, qui n'a pas accès à la représentation du monde de l'enfant. On va dire qu'il a un trouble de son « *Einfühlung* », un trouble de l'empathie, il n'arrive pas à se représenter le monde de l'autre.

Là, c'est d'autant plus grave, si l'enfant abusé ressent du plaisir, cet enfant va se sentir complice. Il est non seulement détruit, bouleversé dans ses repères identitaires, mais en plus, il a éprouvé quelque chose. Et comment aller au commissariat si on se sent plus ou moins complice de ce qui s'est passé ? Indiscutablement, on le voit, l'acte est abominable, l'acte est indéniablement monstrueux.

Les abuseurs sont des personnes qui ont été mal façonnées ; elles portent un trouble de la représentation de l'autre. L'abuseur n'éprouve que son propre monde mental et c'est le plus « sincèrement du monde » qu'il va jouir de sa fille ou de son garçon comme un bel objet de curiosité. Il est incapable de se représenter les émotions de l'autre et bien sûr, on a toujours tendance à penser au cycle de l'abus sexuel, c'est-à-dire établir des liens entre la violence subie et la violence perpétrée.

Les statistiques montrent aujourd'hui qu'un tiers des abuseurs ont été victimes d'agression sexuelle pendant leur enfance. Cette répétition n'est pas issue d'une libido déchaînée, visant la seule satisfaction génitale. Non, je crois que la jouissance est d'un autre

ordre : celle de la répétition d'une situation infantile non résolue avec une compulsion à la revivre encore et encore, jusqu'à ce que son sens se dévoile et libère le sujet de son aliénation morbide.

L'analyse qui a été faite – et il y a maintenant beaucoup de littérature psychanalytique à ce sujet – des hommes et des femmes qui répètent sur leurs propres enfants les violences subies pendant leur enfance montre bien que l'agression sexuelle a laissé une trace particulière et que le trouble de l'identité qui en a résulté est à l'origine du scénario incestueux.

Mais si l'hypothèse de la relation entre abus vécu pendant l'enfance et la perpétration de cet abus est éclairante, cependant elle n'explique pas tout. De même qu'il faut faire attention aux slogans toxiques : un enfant abusé deviendra un parent abuseur. Ce n'est pas forcément une loi absolue, bien évidemment.

Attention aussi aux prédictions « autoréalisatrices » : ces enfants qui sont accompagnés ou qui vont en justice se demandent toujours qui est le gentil qui est le méchant. Parfois, ceux qui sont payés pour aider sont ceux qui vont ajouter un traumatisme de plus en disant : « Vous savez, avec ce qu'il a vécu – et cela devant l'enfant – il est foutu ! »

Bien sûr, je ne connaissais rien de cette personne que je vais appeler Monsieur P. C'est uniquement à partir d'un écrit et de la subjectivité de son auteur tel qu'il s'est exprimé que je livre ici mes premières réflexions.

La première difficulté que j'ai rencontrée, c'est de le lire ! Vraiment, je suis revenu plusieurs fois en arrière pour comprendre ce qui avait été écrit, je me suis même demandé si je n'avais pas des troubles cognitifs ! Cela m'a conduit vers deux hypothèses qui ne sont ni exhaustives ni contradictoires. Soit c'est le reflet de la propre confusion intérieure de l'auteur, une sorte de chaos interne ou préalable, ou consécutif à l'incarcération. Soit c'est lié à son niveau intellectuel.

Ce qui m'a frappé également, et qui rejoint le travail de Françoise Perrin, psycholinguiste, c'est qu'à la première page : « La porte du silence qui grince et se referme », on trouve trente-sept occurrences du pronom personnel « je » ou « moi » : il y a une inflation du « Je ».

Dans le récit d'Eva Thomas ou d'autres victimes qui ont raconté leur histoire, le « je » n'apparaît pas. Ou bien très loin. Les victimes vont parler d'elles plutôt à la troisième personne, comme pour justement se créer un tiers, pour essayer de comprendre et d'avoir une narration qui leur permette d'exister véritablement.

Lui, il est vraiment dans son monde et Francine Perrin, avec qui j'ai parlé après, une fois qu'on avait « rendu nos copies, disait : « Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on a l'impression que c'est le monde réel qui est l'irréel chez lui. » Il y a une espèce de confusion permanente, et puis véritablement, cette inflation narcissique, et surtout ce non-sentiment de culpabilité.

Le thème de départ était la résilience, eh bien, après avoir lu les quatre-vingts premières pages de ce texte, vous vous dites : « Il n'y a aucun élément qui laisse penser, trente secondes, qu'il puisse être dans une dynamique de résilience ; si ce n'est à la fin, où il commence à déprimer et à dire des choses où il parle "un peu vrai". » On peut alors se dire : « Tiens, il y a peut-être un début d'embryon de quelque chose. »

Il y aurait beaucoup de commentaires à faire dans ce contexte où il parle, au fond, beaucoup plus de l'univers carcéral.

Ce qui est également très frappant chez lui, c'est que tout est logique. Dans son monde à lui, tout est logique et si l'autre n'est pas d'accord, c'est l'autre qui est illogique. Il invective parfois son avocat ou la justice elle-même. On observe aussi que ce monde dans lequel il est provoque la régression psychique. Il dit d'ailleurs : « Là, je commence à devenir un petit garçon. »

Il faut quand même signaler que, dans le contexte carcéral, rien n'est mis en place pour permettre une élaboration psychique, il n'y a pas de contenant psychique palliatif où les pensées pourraient s'élaborer, prendre place et être analysées ou « psychisées ». Seul semble pouvoir exister « l'ici et maintenant » avec ses actes correspondants.

Tout semble fonctionner comme une chambre d'écho. Monsieur P. dit aussi qu'il y mêle sa femme d'une façon très fusionnelle et c'est sans doute ce qu'il vivait d'une certaine façon, dans cet enclos incestueux. C'est-à-dire que le couple nous a leurrés, nous avons été leurrés par la fusion du couple. Il dit : « Ma femme et moi étions d'accord pour que je fasse ce que j'avais à faire. »

On est entre la passivité latente et la détermination active. Mais en réalité, on voit qu'il n'y a pas de lien véritablement construit, entre l'acte condamné, les victimes concernées et la situation conséquente. Les liens, il ne les fait pas, il est dans son monde intérieur, il est loin des rumeurs du monde. « La porte du silence qui grince », voilà une figure métonymique, et les rumeurs du monde sont à l'extérieur.

D'ailleurs, le lien à sa femme mériterait aussi d'être approfondi, parce qu'on voit bien effectivement la fusion entre ces deux êtres : une seule entité dans deux corps, qui lutte face aux difficultés de la vie.

Bien sûr, on pourrait postuler que des événements traumatiques de son enfance l'ont obligé à mettre en place ou à garder opérants des mécanismes de défense archaïques, et l'ont empêché de structurer sa pensée et sa logique à l'égard de certains domaines.

Dans cette histoire de couple et de famille, ce qui est le plus frappant, c'est cet état d'incestualité qui constitue, pour moi, les symptômes de l'intimité familiale. Au fond, il est blotti dans ce cocon qui semble préparé pour lui. Le père a tout loisir d'effacer son identité de mari en sacrifiant un à un les ingrédients de l'intimité conjugale qui, d'ailleurs, n'a jamais été soignée.

En lieu et place d'une cothérapie de couple, qui aurait permis une meilleure gestion de la conjugalité, de la culpabilité, de la parentalité, de la pulsionnalité, il y a eu mise en place d'actes incestueux qui étaient censés apaiser une soif d'excitations que le recours à l'alcoolisme ou au tabagisme n'avait pu assouvir.

On peut se demander à partir de là qui sont ces pères abuseurs, ces pères incestueux.

Monsieur P., pour l'instant, est au début, à l'amorce d'un début de travail psychique sur lui, sans véritablement de sentiment de culpabilité ; il est dans cette logique interne, un peu froide, et qui fait d'ailleurs froid dans le dos !

Quand j'ai lu ce journal de Monsieur P. – j'avais fait à cette occasion une revue de littérature par rapport aux pères abuseurs ou pour les auteurs d'agressions intrafamiliales, ou encore par rapport à leurs caractéristiques cliniques ou psychopathologiques –, ce qui m'a frappé, c'est peu de recherches sur le sujet.

Ce manque est, je crois, préoccupant en soi, et c'est un élément à verser au débat. D'ailleurs les efforts financiers du corps social pour fonder des études cliniques et épidémiologiques sont également très faibles dans ce domaine.

En outre, je me méfierais beaucoup des typologies d'agresseurs sexuels, parce que, à mon avis, elles pourraient être redoutables pour un public qui chercherait un « prêt-à-porter ». Je ne crois pas qu'il y ait de portraits-robots réducteurs ou s'il y en avait un, ça conduirait inévitablement à une « psychiatrisation » sommaire ou à la simple délation. D'ailleurs, des auteurs comme Jean-

Michel Darves-Bornoz¹⁶ ou Claude Balier¹⁷ disent bien que les auteurs d'incestes ne constituent pas véritablement un groupe clinique homogène et qu'on a différentes formes de perversions, jusqu'à des éléments de névrotisation.

Un ouvrage tout à fait remarquable, *Questions d'inceste*, vient d'être publié (2005, Odile Jacob). Les auteurs, Ginette Raimbault, Luc Massardier et Patrick Ayoun – que je connais bien et qui dirige le centre adolescent à Bordeaux et à l'hôpital Charles-Perrens – ont essayé d'aborder différentes questions et se sont posé, bien évidemment, la question de l'agresseur incestueux : là aussi, on voit des identités désorganisées chez les pères incestueux, séducteurs, et des variétés de cliniques très différentes.

On trouve, par exemple, des agresseurs qui ont subi des antécédents de traumatismes avec maltraitance ou autre carence éducative. Très souvent, il n'y a pas de mentalisation de ces traumatismes, il n'y a pas eu de travail de deuil, de travail de cicatrisation et demeure une sorte de béance identitaire. Chez d'autres, c'est le clivage qui est mis en place et en tout cas, tout semble là être mis en œuvre pour éviter un effondrement narcissique.

On peut bien sûr poser la question de la culpabilité.

Très souvent, on s'aperçoit que chez les « incestueux » ou les incestueuses, il n'y a pas véritablement de culpabilité sinon pour eux-mêmes. C'est-à-dire que s'ils se sentent coupables, c'est d'avoir altéré leur propre image et de pouvoir être du coup assimilé à un pédophile ou à un délinquant sexuel. Voilà leur culpabilité ! C'est dire le travail qui reste à faire.

Donc, rappelons-nous qu'aider un enfant à grandir, c'est soutenir ses efforts de séparation et d'individuation, que la ligne de partage entre parents nocifs, dangereux, et parents « suffisamment bons » est très imprécise.

Je voudrais d'ailleurs ouvrir une petite parenthèse « anglaise » à propos de « *Good enough* », qu'on traduit en France par « suffisamment bon ou bonne ». Eh bien, ce n'est pas du tout ça la traduction ! Je me rappelle, j'étais aux États-Unis à l'époque, quelqu'un qui disait à propos d'un problème de santé qui concernait sa mère, quand on lui demandait : « Comment va votre

16. Jean-Michel Darves-Bornoz est psychiatre, psychanalyste, chercheur à l'université de Tours. Il a publié *Problématique féminine en psychiatrie*, chez Masson, 2000.

17. Invité du dernier Carrefour « Perversions ». Spécialiste de la psychiatrie et des agresseurs sexuels en milieu carcéral.

mère ? » : « *Good enough !* », ce qui voulait dire : « Pas terrible », c'est-à-dire « juste acceptable. » Ce n'est pas tout à fait ce qu'on dit dans la traduction française « suffisamment bonne »

Alors maintenant, la question se pose : comment être père quand on n'a pas enfoui en soi une mère ou un père et quand les points de repères sont absents ?

J'avais assisté à une conférence dans l'Iowa, aux États-Unis, à propos d'une comparaison qui avait été faite entre cinquante familles traditionnelles et cinquante familles dites modernes. Des familles modernes, ce sont des familles où le père s'implique dans les soins de l'enfant au même titre que la mère. C'est-à-dire qu'il pouvait prendre le bain avec l'enfant, lui donner le biberon, le placer sur son ventre... Un suivi de cette étude a été mené dans l'Iowa pendant dix-sept ans.

Dans le cas des nouveaux pères des familles dites « modernes », on n'a relevé aucun cas d'inceste. Dans l'autre échantillon, il y en a eu 15 %.

Cela pose un problème sur la prévention. Cela veut dire qu'au fond, plus de contacts présents, attentifs du soin donné à l'enfant, peuvent être un bon élément de prévention et si on parle de résilience, on parle des « tuteurs de résilience ».

Que constate-t-on chez les personnes qui vont être tuteurs de résilience ? Ce que dit Jacques Lecomte¹⁸ dans *Guérir de son enfance* : ce sont des personnes qui manifestent empathie et affection, qui vont s'intéresser prioritairement aux côtés positifs de la personne, qui laissent à l'autre la liberté de parler et de se taire, qui ne se découragent pas face aux échecs apparents, qui respectent le parcours de résilience d'autrui, qui facilitent l'estime de soi et d'autrui, qui associent le lien, besoin d'affection, et la loi symbolique, à savoir, les besoins de repères ; et ce sont des personnes qui évitent surtout les « gentilles » phrases comme : « Oublie tout ça ! On n'en parle plus ! »

À la différence des névroses, qui fonctionnent principalement de façon dynamique (conflits et mécanismes de défenses), comme Michel Faruch l'a écrit : « Les perversions restent tributaires, à juste titre d'ailleurs, d'une économie archaïque basée sur la décharge pulsionnelle et le primat du principe du plaisir. » Sans

18. Jacques Lecomte est docteur en psychologie, chargé de cours à Paris X, secrétaire général de l'Observatoire international de la résilience. Il a écrit : *Guérir de son enfance*, chez Odile Jacob, 2004.

revenir sur les notions données par Freud, je crois, comme l'a écrit récemment Serge Lesourd¹⁹, que : « Ce n'est pas la psychanalyse qui interdit les formes perverses de la jouissance, elle leur a même donné une sorte de statut social. La psychanalyse n'interdit pas une forme de jouissance, pas plus homosexuelle qu'une autre – en dehors des jouissances pédophiles – car elles touchent au plus profond de la destructivité inhérente à l'homme. Non, la psychanalyse pose simplement la limite de la toute jouissance. »

Dans un ouvrage magnifique, *L'homme sans gravité*²⁰ (le sous-titre de celui-ci est d'ailleurs : « Jouir à tout prix »), Charles Melman s'entretient avec un de ses confrères, Jean-Pierre Lebrun. Et tous deux parlent d'une nouvelle économie psychique. C'est très important car nous passons d'une culture fondée sur le refoulement, et donc névrosée, à une autre qui recommande la libre expression et promeut la perversion. La santé mentale relève aujourd'hui d'une harmonie, non plus avec l'idéal, mais avec un objet de satisfaction.

On assiste à une mutation qui nous fait passer d'une économie organisée par le refoulement à une économie psychique organisée par l'exhibition de la jouissance.

Il n'est plus possible désormais d'ouvrir un magazine, d'admirer des personnages ou des héros de notre société, sans qu'ils soient marqués par l'état spécifique d'une exhibition de la jouissance. C'est bien ce « Jouissez sans entrave ! » qu'on a entendu il y a déjà quelques années.

Bien sûr, le concept de résilience contribue à changer le regard du clinicien et donc sa pratique : à partir du moment où il considère le sujet non seulement avec ses souffrances et ses pathologies éventuelles, mais également avec ses ressources et ses compétences.

Et au fond, Michel Faruch ne dit rien d'autre quand il écrit : « Il nous faut maintenir vivantes et efficaces les catégories cliniques qui nous fournissent des grilles de lecture nécessaires pour

19. Serge Lesourd est psychanalyste, professeur de psychologie à Strasbourg. Il a écrit un certain nombre d'ouvrages consacrés à l'adolescence : *La construction adolescente*, 2005 ; *Adolescence... Rencontre du féminin*, 2002 ; *Violente adolescence*, 1998. Tous ces livres ont été publiés par érès.

20. *L'homme sans gravité : jouir à tout prix*, entretiens de Charles Melman, psychiatre et psychanalyste, avec l'un de ses confrères, Jean-Paul Lebrun. Publié chez Gallimard, collection « Essais », 2005.

situer, comprendre, entendre, écouter un discours qui nous paraîtra toujours aberrant, centré sur la problématique du défi, celle du déni, celle du délit. Il s'agit pour l'être d'habiter ses failles, ses brisures, ses cicatrices, se confronter à son impossibilité de complétude et d'absolu pour ouvrir les portes d'ombre, les zones intérieures obscures, et aller à la recherche de cette confrontation si difficile avec soi-même. »

Et croire alors dans sa propre créativité, dans une seconde naissance, et sans doute s'appuyer sur son être essentiel, son identité profonde, cette intériorité profonde qui rend capable, comme aime à le dire Boris Cyrulnik, de « retrecoter les mailles du tricot de sa vie ».